LES ÉMOTIONS LIÉES À L'HISTOIRE FAMILIALE AU CANADA

TANYA EVANS

La professeure agrégée Tanya Evans est directrice du Centre d'histoire appliquée de l'université de Macquarie en Australie, où elle enseigne l'histoire publique et l'histoire moderne au département d'histoire moderne. Ses livres comprennent le livre primé *Fractured Families: Life On The Margins in Colonial New South Wales* (Nouvelle-Galles du Sud, 2015) ; *Swimming with the Spit, 100 Years of the Spit Amateur Swimming Club* (Nouvelle-Galles du Sud, 2016) ; avec Pat Thane, Sinners, Scroungers, *Saints: Unmarried Motherhood in Modern England* (Oxford University Press, 2012) et *"Unfortunate Objects": Lone Mothers in Eighteenth-Century London* (Palgrave Macmillan, 2005).

« J'ai l'impression qu'en général, l'académie ne respecte pas les historiens de la vie familiale... on la juge souvent *inférieure* ».

- Répondant à l'enquête, 2016

« Je soupçonne que la plupart des historiens ne considèrent pas l'histoire familiale comme étant plus qu'un passe-temps. »

- Répondant à l'enquête, 2016

Fin 2016, j'ai eu le plaisir de me rendre à l'Université Carleton à Ottawa en tant que chercheuse en histoire publique pour comparer la conception de l'histoire familiale au Canada avec la pratique en Australie et en Angleterre. J'ai quitté la Grande-Bretagne pour l'Australie en 2008 et depuis 2016, je mène des recherches sur la signification et l'impact de l'histoire familiale en Australie, en Angleterre et au Canada et sur ce que cela nous apprend sur l'histoire et la conscience historique dans différents contextes nationaux.

J'ai longtemps contesté la perception des historiens de la famille comme étant des amateurs, soi-disant poussés par la nostalgie de retrouver l'âge d'or du passé, et j'ai fait des écrits sur le potentiel exceptionnel de l'histoire familiale et sur la valeur du travail en collaboration avec ces chercheurs (Evans, 2011,

2015). Avec un ensemble de chercheurs interdisciplinaires et d'historiens publics internationaux, je continue d'analyser la signification et l'impact de l'histoire familiale sur les personnes *ordinaires* dans le monde entier, dans le cadre du réseau #HistoriansCollaborate au Royaume-Uni[1].

Je m'intéresse de plus en plus à l'impact de cette forme de recherche et d'engagement communautaire sur les individus et la société en général.

L'histoire familiale a capté l'imagination des gens à différentes époques, dans différents pays. Elle s'est développée parallèlement au multiculturalisme dans les pays d'immigration comme le mien en Australie, mais cela a également été le cas au Canada, en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud et ailleurs. Ses significations varient selon les différents contextes nationaux. Les chercheurs s'accordent à affirmer que le travail généalogique peut nous fournir un aperçu sans précédent de la façon dont l'histoire est entreprise, imaginée et discutée par les « gens ordinaires » (Conrad et al. 2013). Alors que l'enseignement et la recherche en histoire publique s'internationalisent de plus en plus, nous devons accorder une attention particulière à la pratique et aux significations de l'histoire familiale dans le monde tant pour les chercheurs que pour les praticiens – des communautés diverses qui consomment et produisent des connaissances historiques, mais qui ne se parlent pas souvent entre elles. Je suggère dans ce court article que nous devrions converser davantage avec ces divers chercheurs et – avec Tim Compeau rattaché à l'Université de Western Ontario et d'autres collègues internationaux de l'histoire publique à Berlin 2020 lors de la conférence de la Fédération internationale d'histoire publique – nous continuerons à encourager les universitaires à entreprendre des projets de recherche en collaboration avec diverses organisations historiques locales et communautaires[2].

À l'échelle mondiale, les historiens de la famille sont de « nouveaux historiens sociaux » qui visent à mettre en lumière la vie des marginaux, à contester les récits courants sur la stabilité de la vie familiale nucléaire, le genre, la classe, la race et la sexualité (ainsi que leurs histoires *nationales* respectives) lorsqu'ils mettent au jour les histoires de leurs ancêtres. En m'appuyant sur des données d'enquête et des entretiens d'histoire orale menés avec des historiens de la famille depuis 2016, je révèle certains des avantages de la collaboration en matière de collecte de connaissances historiques et je suggère les raisons pour lesquelles celles-ci devraient être valorisées par tous.

Depuis le début de cette recherche vers la fin de 2016, j'ai reçu des réponses de la part de 77 historiens de la famille australiens, ainsi que 25 anglais et 29 canadiens. Suite à certaines de mes enquêtes, j'ai procédé à des entretiens d'histoire orale. Les femmes constituent la majorité des répondants à mon enquête et des sujets de mes entretiens, mais les hommes ont également répondu à mes appels, en particulier au Canada, même si ce n'est pas dans les mêmes proportions. Parmi les 77 répondants australiens, 15 étaient des hommes – 19 % ; parmi les

1 www.historyworkshop.org.uk/how-do-family-historians-work-with-memory

2 https://ifph.hypotheses.org/6th-ifph-international-conference-2020

répondants britanniques, cinq étaient des hommes et 20 des femmes ; les hommes représentaient une plus grande proportion des répondants canadiens – huit (38 %) étaient des hommes, 21 étaient des femmes. Mon objectif était d'examiner les motivations qui poussent les gens à entreprendre des recherches sur l'histoire familiale et l'impact émotif des découvertes sur les chercheurs.

Nombre de ces historiens de la famille affirment que les femmes de leur famille ont encouragé et favorisé leur pratique de l'histoire familiale en partageant des histoires familiales. Mary Jane Culbert, installée à Ottawa, a été inspirée par sa mère à devenir chercheuse en histoire de la famille. Elle dit qu'elle était inspirée :

> « …de poursuivre les recherches historiques que ma défunte mère a accomplies jusqu'à la fin des années 1980, lorsqu'elle est devenue trop malade pour continuer. Ses recherches sont restées dans des boîtes au sous-sol d'un parent pendant 25 ans jusqu'à ce que je les reprenne. J'ai entrepris ce projet pour honorer ma mère et son souhait que les recherches se poursuivent. Dans ses notes, ma mère a dit qu'elle avait pris en charge la recherche sur l'histoire familiale en l'honneur de sa mère décédée » (réponse à l'enquête, 27 septembre 2016).

Beaucoup de ces chercheurs se sentent obligés de poursuivre cette recherche pour honorer les efforts des femmes de leur arbre généalogique et pour révéler les histoires de leur vie qui sont restées pour la plupart cachées. Lorri Busch est devenue historienne de la famille en 1989 lorsqu'elle a emmené sa grand-mère âgée à Toronto pour de longs trajets en voiture afin de la sortir de sa maison de retraite pour quelques heures. Elle a reconnu la valeur des histoires racontées et a enregistré ses récits de jeunesse dans l'East End de Londres pendant la Première Guerre mondiale. Jusqu'à ce moment, elle détestait l'histoire et « cela a changé lorsque grand-maman a commencé à me raconter des histoires » (réponse à l'enquête, 5 septembre 2016). La recherche sur l'histoire familiale enseigne souvent aux individus la valeur de l'histoire et révèle la relation importante entre le passé et le présent pour les individus et la société en général.

Le mépris des universitaires pour les généalogistes, qui sont souvent des femmes d'âge mûr, demeure difficile à prouver car ce mépris est le plus souvent exprimé oralement et rarement par écrit – mais ce mépris existe bel et bien. Les universitaires, parfois même les historiennes féministes, ont rapidement pris leurs distances vis-à-vis des généalogistes dans le désir de se démarquer et de se placer au-dessus de ces historiens familiaux « amateurs » ; de ceux qui soi-disant « baignent dans une nostalgie complaisante » (Bashforth). Je pense que nous devons tous nous engager plus activement à accepter le travail des historiens de la famille et les connaissances historiques qu'ils génèrent. Les réponses à l'enquête révèlent que les historiens de la famille au Canada (comme ailleurs) souhaitent que leur travail soit valorisé et n'apprécient pas que leurs efforts soient tournés en dérision, et ce pour cause.

Les historiens de la famille que j'ai interrogés étaient passionnés par leurs recherches, se percevaient et m'ont prouvé leurs compétences en tant que chercheurs avertis. Lorri Busch déclare « qu'un bon historien de la famille se réfère à des sources primaires, s'assure que les conclusions sont bien fondées » Peggy Homans Chapman regrette de

ne pas avoir étudié l'histoire à l'université mais enseigne désormais aux nouveaux historiens de la famille comment faire des recherches. Elle souligne « l'importance de connaître l'histoire locale et ses effets sur les gens afin d'être une chercheuse plus efficace ». Elle pense que « les méthodes formelles de recherche généalogique ne sont pas différentes de la méthode de recherche historique » (Réponse à l'enquête, 30 août 2016). Gillian Leitch travaille comme chercheuse principale chez CDCI Research Inc. à Ottawa et a avoué être titulaire d'un baccalauréat, d'une maîtrise et d'un doctorat en histoire, mais elle pense qu'à travers l'histoire familiale, elle a « développé un plus large ensemble de compétences en tant qu'historienne, une compréhension des différentes sources, ainsi que de leurs utilisations et de leurs limites. Plus précisément, j'ai compris que les sources mentent et cela m'a donné un bon sens du doute et de la prudence dans l'utilisation des sources » (réponse à l'enquête, 6 septembre 2016). Elle estime que « généralement, l'académie ne respecte pas les historiens de la famille, et lorsque je fais de l'histoire familiale ou que je l'intègre dans mes intérêts universitaires, celle-ci est souvent jugée comme *inférieure* » (réponse à l'enquête, 6 septembre 2016). Cela dit, plusieurs historiens de la famille ont laissé entendre que les attitudes commençaient à changer et les récents congrès de la Société historique du Canada ont été l'occasion d'une reconnaissance académique tardive mais bienvenue de leur travail.

Les historiens de la famille chérissent aussi bien les sources primaires que les sources secondaires. Alan Campbell a beaucoup de respect pour les historiens universitaires qui fournissent des « citations complètes dans leurs publications. J'aime utiliser ces citations pour fouiller plus en profondeur dans l'histoire de leurs ancêtres. Je ne prends pas grand-chose au pied de la lettre. Si on me donne un arbre généalogique, je vérifie les faits et je fais le suivi des citations données. Je suis prêt à être aussi critique à l'égard d'un livre d'histoire écrit par un universitaire ». Ces historiens familiaux ont une compréhension approfondie des utilisations futures possibles de leur travail et veillent à ce que leurs recherches puissent être utilisées pour une analyse secondaire par les générations à venir. Ces chercheurs travaillent en collaboration et sont passionnés par le partage de leurs connaissances, de leurs compétences et de leur expertise au niveau local et mondial.

Nombre de ces chercheurs sont profondément ancrés dans leurs communautés. Ils sont souvent autodidactes, mais ils sont également formés par des bibliothécaires, des collègues chercheurs, des historiens de la famille du monde entier, des membres d'organisations communautaires, des sociétés historiques locales, et en visionnant des versions mondiales de programmes télévisés sur l'histoire des familles, notamment *Who Do You Think You Are*? Si de nombreux historiens des familles sont des utilisateurs compétents des médias sociaux et des portails de sites web à des fins de recherche, certains restent profondément méfiants quant aux promesses de l'Internet. Les répondants à l'enquête se sont moqués des *généalogistes amateurs* qui ne se sont pas livrés au travail acharné de la recherche et n'ont pas « ressenti le besoin de trouver la source des informations qu'ils publient sur divers sites » sans citer de source ou de référence. Ils sont très fiers de leur capacité de lire les sources de manière critique et de vérifier, trianguler et remettre en question leurs données de façon continue. Il ne fait aucun doute que les preuves écrites, orales et matérielles ont un impact émotionnel sur les historiens

de la famille, mais elles sont néanmoins utilisées de manière critique.

Nombreux sont ceux qui considèrent l'histoire familiale comme la racine de leur passion pour l'histoire en tant que sujet et discipline. Comme la participante à l'enquête Carole Whelan, ils sont responsabilisés par leurs recherches parce qu'elles « ne peuvent pas être tirées d'un livre ; elles doivent être faites à partir de ma propre base de compétences et en suivant des pistes sous de nombreuses formes et en sortant souvent des sentiers battus. Personne ne peut me *donner* les réponses, je dois creuser pour moi-même et cela me procure un sentiment de satisfaction » ; se laisser « emporter par mes recherches est une véritable évasion pour moi ». (Réponse à l'enquête, 4 septembre 2016).

L'initiative #HistoriansCollaborate a été lancée au Royaume-Uni en janvier 2019 dans l'espoir d'encourager une plus grande collaboration entre les différents types de chercheurs et de ceux qui œuvrent dans le domaine de l'histoire, notamment les historiens sociaux, les historiens familiaux, locaux et communautaires, les historiens de la tradition orale, les archivistes, les généalogistes et les professionnels des musées. Le réseau s'efforce de faciliter la coopération entre les équipes participant à la recherche historique. Que vous vous considériez comme un historien de la famille, un historien local, un généalogiste, un archiviste, un professionnel des musées, un universitaire ou aucun des précédents, il y a de fortes chances que vous meniez des recherches faisant appel à des compétences, des intérêts, des sujets, des méthodes et des ressources complémentaires. Notre objectif est de nous réunir pour discuter, de trouver un moyen de nous assurer que nous savons tous ce que font les autres et de maximiser les occasions de collaboration fructueuse. Je me réjouis à l'idée de collaborer avec les historiens de la famille établis au Canada pendant de nombreuses années et je souhaite encourager d'autres chercheurs à faire de même.